



Insertion locale

Antoine [les barrières de la langue]

Les premiers jours et pendant quelques semaines, je n'osais pas aller seul dans le quartier ou sur le marché parce que tout le monde riait. De plus je ne savais pas ce qu'on me disait quand on m'interpellait et ne pouvais pas répondre. Petit à petit j'ai commencé à connaître quelques mots, quelques phrases et je me sentais déjà plus à l'aise. Beaucoup plus tard, j'ai compris qu'ils ne se moquaient pas de moi mais qu'un blanc c'est marrant tellement c'est bizarre. Donc ils riaient parce que j'étais drôle dans ma couleur, mes vêtements, mon attitude, ma langue, bref, tout ! J'ai toutefois fait l'effort d'apprendre la langue et d'aller vers les gens, vers ceux qui riaient justement, et ils adoraient ça. Il ne faut donc pas se braquer ni avoir peur, mais se lancer, et alors on est merveilleusement accueilli !

Samuel [rapport au temps]

C'est pour demain, si Dieu le veut !

C'est lorsqu'on est loin de chez soi qu'on apprend à mieux se connaître. Ainsi deux ans à Nouakchott m'ont révélé combien j'avais l'habitude de maîtriser mon temps, de travailler avec des gens qui organisent leur temps, de vivre dans un environnement où le temps vaut de l'argent. En Mauritanie j'ai découvert que le temps appartient à Dieu. Ainsi en hassanyya (dialecte arabe parlé par les Maures), la conjugaison des verbes au futur répond à la règle suivante : « lahi »+ le verbe accordé au sujet + « inchAllah ». En effet on ne saurait parler du lendemain sans le remettre dans les mains de Dieu, car lui seul sait ce que nous serons demain. Surprenante vérité pour nous autres occidentaux, qui vivons aujourd'hui dans un monde sécurisé qui nous met à l'abri d'un grand nombre d'aléas.

Cette relation différente au temps, je l'ai aussi retrouvé dans mon travail. J'ai fait l'expérience que vouloir imposer un rythme, c'est risquer de brusquer les gens et se les mettre à dos, ou alors s'épuiser de frustration en voyant que le travail n'avance pas au rythme attendu. A Nouakchott j'ai appris à lâcher du lest sur le temps, sur les délais, sur les horaires. Par contre j'ai essayé le plus possible de maintenir le cap des objectifs à remplir, de l'horizon à viser, du résultat à atteindre : peu importe quand on y arrivera, mais on y arrivera !

Marc [découverte de soi]

Petit à petit, en relisant mon expérience, je me suis aperçu de l'importance de ces passages par des périodes de flottement. J'ai beaucoup appris sur mes capacités de dépassement. Cela me permet aujourd'hui d'accepter que tout ne soit pas cadré et ne se passe pas comme je l'aurais voulu. Je traverse mieux les moments de tension et de conflit, les situations où je suis amené à être médiateur. J'ai appris avec une très grande joie à perdre mon temps. J'ai vraiment fait, comme je le désirais, l'expérience de la gratuité et découvert des richesses au fond de moi. Et de temps en temps, au milieu de ce peuple plein de joie de vivre, je me suis trouvé pesant: j'ai appris à prendre la vie en souriant davantage. Aujourd'hui, je vis avec plus d'intensité le bonheur de l'instant; mon regard sur la vie est plus neuf, plus heureux.

Laurent [Santé]

Un petit mot sur la santé et la sécurité du volontaire parce que c'est un thème auquel je suis très sensible. Quand j'étais en volontariat, j'ai eu un accident de la circulation avec deux amis qui venaient me rendre visite. Mes amis étaient très blessés. Nous étions à cinq heures de route de la capitale et à

Stage de préparation au départ DCC

une heure de l'hôpital le plus proche ; il n'y a jamais eu de secours ; très peu de soins ont pu être appliqués sur place. Finalement, tout s'est bien fini !

Mais après cette expérience, j'ai compris à quel point on était vulnérable dans ces pays. Vous pourrez me dire « Des accidents, y'en a aussi en France... » ; c'est vrai. Mais les moyens et les soins qu'on trouve là-bas ne sont pas les mêmes, d'autant plus si on se trouve à la campagne.

Je crois qu'on s'adapte vite au pays, aux habitudes locales. On se sent chez soi et on ne voit plus le danger. Moi, je prenais ce bus régulièrement pour me rendre à la capitale. C'était rentré dans mes habitudes et pas un instant, je me suis dit que c'était dangereux. Faire attention dans ses habitudes quotidiennes (les transports, l'alimentation, ...) n'est pas du superflu.

Christelle [colocation]

Je suis partie pour un an de volontariat en Syrie et plus exactement à Raqqa. Même si les conditions de vie étaient bien meilleures qu'aujourd'hui, cela n'était pas facile. Je ressentais le poids des services secrets qui se tenaient à distance mais ne me quittaient pas des yeux et le regard des habitants qui se demandaient ce qu'une étrangère faisait là... Très peu d'autres volontaires étaient en Syrie et il me fallait 4 à 6h de bus pour les rejoindre.

Alors quand j'ai su qu'une autre volontaire allait venir pour travailler dans la même association que moi et que nous allions cohabiter, je me suis réjouis et j'ai décidé de poursuivre l'aventure 6 mois de plus.

Cela a finalement été la période la plus compliquée de mon volontariat... Nous étions deux personnes diamétralement opposées : j'étais soucieuse de respecter les traditions et la culture alors que ma coloc, elle, ne semblait pas avoir ces préoccupations. Elle vivait presque "à la française" dans un pays et surtout une ville très conservatrice (elle portait parfois des décolletés en présence d'hommes, leur faisait la bise...).

À cela s'ajoutait une difficulté que tous colocataires peuvent rencontrer : une notion très différente de ce qu'est le ménage !!! Elle était de ceux qui attendent que l'évier déborde pour faire la vaisselle ou passent régulièrement le balai dans leur chambre sans le passer dans les parties communes. Je ne suis pas maniaque mais lorsqu'on vit en colocation, il me semble important de respecter l'autre.

Nous avons chacune pris sur nous durant ces quelques mois sans qu'il y ait d'éclats car nous savions que cela était temporaire mais le quotidien était lourd. Je prenais mon mal en patience, lui faisait parfois quelques remarques ; elle faisait alors ce que je lui avais demandé mais le naturel reprenait le dessus. Elle n'était pas du tout dans les reproches vis à vis de moi, plutôt dans une attitude de laisser-aller qui m'exaspéraient encore plus !!

Jérémie [colonisation]

Nous avons subi les premières grosses chaleurs en ce mois de mai, à Alger ; c'est pour l'instant supportable, mais à Tizi Ouzou, vous restez collé au sol dès que vous vous mettez un peu au soleil. J'ai fini, je crois, ma phase découverte, où tout est beau et sympa, je rentre maintenant dans la phase "insertion dans la population" (jusqu'à un certain degré, car il est impossible d'aller très loin je pense) qui est beaucoup plus difficile que la précédente. Trouver de véritables amis dans ce pays, nouer de vraies relations, c'est très certainement un objectif assez ambitieux, mais il faut tenter. Je pense que ça prendra beaucoup de temps, je ne suis pas pressé, même s'il est parfois difficile de supporter cette difficulté de nouer des relations, difficulté causée par les différences et les crispations culturelles, parfois un manque de sincérité (beaucoup de personnes sont persuadées que connaître un Français facilite les démarches de visa ou de départ du pays, voire qu'il y a de l'argent à tirer). Ce qui est très dur également, c'est l'absence encore plus nette d'amitiés féminines, mais là encore je ne désespère pas. Paradoxalement je suis un des volontaires les moins éloignés de France, mais de loin pas le moins dépayssé, même si ça ne saute pas aux yeux lorsque l'on arrive en Algérie.

Le 8 mai, pendant que vous fêtez la fin de la guerre, sachez qu'ici c'est la commémoration du massacre orchestré par les Français en Algérie ce même 8 mai 1945. Ce matin-là, je revenais du boulot avec mon collègue algérien, les historiens parlaient de cet évènement à la radio. Nous étions assis tous deux, silencieux sans trop savoir quoi dire, l'atmosphère était lourde, très lourde, ma gorge serrée. Je suis d'autant plus reconnaissant aux Algériens pour leur accueil et leur francophilie ; finalement il est difficile de leur adresser un reproche sur les difficultés qu'ils peuvent parfois nous créer parce que nous sommes français ; ce n'est pas cher payé après tout. En tout cas, les Algériens en parlent très peu, nous adressent peu de reproches ; est-ce en raison de leur complexe d'infériorité par rapport aux Français et de la vénération que certains ont pour la France (je parle de la population globale, pas des groupes politisés ou religieux ; je n'ai pas un regard objectif étant donné que ceux qui viennent vers moi sont justement ceux qui ont cette passion) ? Je crois que ça vient surtout du fait qu'ils ont vécu plus récemment des événements tout aussi terribles qui les ont marqués encore plus profondément.

Anne [sécurité]

J'ai effectué mon volontariat à Ramallah, en Palestine, dans une école où j'enseignais le français. J'y suis resté 2 ans. Quand on entend Ramallah, on pense guerre, bombardement, attaques, chars... Mais curieusement, mes premiers mois dans cette ville se sont avérés relativement calmes. Malgré les agressions de l'armée israélienne, il n'y avait pas d'occupation de Ramallah à proprement parler. On ne rencontrait pas de soldats israéliens ou de tanks dans la ville. Je m'y sentais d'ailleurs plus en sécurité qu'à Jérusalem.

Les habitants de Ramallah étaient accueillants, sympathiques et chaleureux. En fait, le « choc culturel » dont nous parlait la DCC, je ne l'ai pas eu. Je n'ai pas eu l'ennui de la France ou de ma famille. C'est vrai que parfois c'était tendu avec les sœurs (les partenaires) sur des sujets relatifs à l'école ; mais j'aimais mon travail, ainsi que les sœurs qui m'ont bien encadrée pendant ma mission.

La situation a changé à Pâques 2002, date à laquelle les forces d'occupation israéliennes ont envahi Ramallah, qui fut alors décrétée « zone militaire ». Un mois après, l'armée israélienne s'est retirée de la ville, mais des tanks et des jeeps traversaient régulièrement la ville. Les habitants étaient devenus plus méfiants. De ce fait, ma 2^{ème} année de volontariat s'est avérée plus « vive » que la première. Nous vivions au jour le jour, aux rythmes des couvre-feux, qui pouvaient être mis en place d'une heure à l'autre. Couvre-feu, ça signifiait « interdiction de circuler », donc pas d'école, pas de shopping, pas de promenades quand il fait 30°C et que vous êtes obligé de rester enfermé... c'est pas évident. Parfois on transgressait et on partait se promener, au risque de se retrouver nez à nez avec un tank. On allait également à l'église, couvre-feu ou non ; le prêtre assurait les offices. Les contrôles aux barrages devenaient de plus en plus difficiles (on pouvait mettre 2 heures pour se rendre à un village à 15km). Les derniers temps, je quittais rarement Ramallah, car je n'étais pas certaine de passer au retour.

Durant ma 2^{ème} année, même se promener en ville ou quitter le centre ville, pouvait être dangereux. En effet, il n'était pas rare qu'en pleine ville, des soldats israéliens viennent arrêter un « suspect » palestinien. Et bien sûr, ça engendrait des tirs. Plusieurs fois, je me suis trouvée à 100 ou 200m d'une arrestation « musclée ». Ça tirait partout, ça criait...

Et ça peut paraître curieux, mais je n'ai jamais vraiment eu peur. C'est dur à dire, mais on vit avec. On s'habitue. On vit en évitant les coins dangereux. Et malgré tout ça, j'ai vraiment aimé ce volontariat parce que, finalement, l'accueil des gens et le soutien des sœurs étaient bien là.

Martine (difficultés de dialogue)

Stage de préparation au départ DCC

La priorité ayant été donnée à l'enseignement du français pour deux classes, je n'ai pas eu la possibilité de m'occuper en profondeur de la formation des enseignants. J'ai essayé d'expliquer que la formation des enseignants devait être privilégiée par rapport à l'enseignement direct. Devant mon obstination, un climat malsain s'est instauré que les problèmes liés à mes conditions de logement n'ont pas arrangé...

Albert [joies et rencontres]

Rencontres

À Haïti, j'étais professeur dans une université catholique à Cap Haïtien, la seconde ville du pays. J'ai été en contact direct avec la pauvreté, pas comme professeur d'université, mais dans ma vie de tous les jours et mes activités extra-universitaires (groupe de jeunes, soin des malades...). J'ai rencontré une autre culture, la culture créole, pleine de joie de vivre, avec ses fêtes, ses danses... et fait l'apprentissage d'un autre rapport aux autres et au temps. Là-bas, le temps, ce n'est pas de l'argent. J'ai appris à le prendre et aussi, avec beaucoup de bonheur, à le perdre. Je me suis rendu compte que je n'étais pas attendu là-bas: j'étais parti avec mes idées de volontaire persuadé que l'on avait besoin de moi. Or les Haïtiens ne m'avaient pas attendu pour vivre. Il a fallu que je fasse le deuil de ce que je voulais apporter. J'ai pris effectivement conscience que je venais d'une culture dominante et que je véhiculais cette culture et malgré moi. Cela a dressé des barrières qu'il m'a fallu accepter et dépasser, ce qui n'a pas été simple. J'ai fait l'expérience d'être un étranger quelque part: un Blanc parmi une majorité noire. Une de mes premières réactions a été de me dire que cela ne devait pas être facile d'être étranger en France. Ma rencontre avec la pauvreté a été très forte et m'a évangélisé. J'ai été touché par le témoignage de ces personnes qui à nos yeux n'ont rien mais qui ont une capacité beaucoup plus puissante que la nôtre à accueillir la vie et le peu qu'ils ont. J'ai été renvoyé à mes propres pauvretés, à ce à quoi je m'agrippe, à ce que je crois posséder.

Moments difficiles, moments de joie?

J'ai expérimenté des temps de solitude, déraciné, loin de ma famille, de mes amis, sans confort. Solitude affective, aussi. Je suis descendu au fond de moi-même, avec des périodes de flottement. J'ai senti que des choses se jouaient, que des abandons se faisaient et que petit à petit, j'acquérais d'autres richesses. J'ai eu du mal à m'adapter aux modes relationnels, à faire le passage d'une société individualiste où l'on personnalise les contacts à une société de type collectif où les individus existent par leur appartenance à un groupe. Là-bas, il faut accepter d'être présent à une collectivité et de partager son quotidien. Heureusement, avec d'autres volontaires, je vivais dans une famille haïtienne et cela a été mon premier lieu d'insertion. Mes plus grandes joies, je les ai vécues dans les moments simples passés avec cette famille, dans la rencontre du quotidien. Je me suis aperçu que c'était là que j'étais attendu et pas dans mes prouesses techniques. À la fin de mes deux années, les personnes qui m'ont témoigné le plus de reconnaissance étaient mes voisins à qui je disais bonjour tous les matins et avec qui j'ai eu de grandes discussions sans qu'il ne soit jamais question d'échange de compétences.

Père Armand, partenaire (les visites)

Grégoire a reçu la visite de ses parents et ses deux frères pendant quinze jours. Comme il ne sait pas organiser, j'ai dû faire face pendant deux jours : accueil, emploi du temps, popote. Lorsqu'il les a raccompagnés, j'ai dû reprendre en charge le foyer dont il avait la responsabilité ...

Des difficultés sont venues de ses frères qui ne venaient pas à l'église. A ce sujet, les chrétiens du village ont réagi ainsi : « On dirait des païens de chez nous » ; quand on loge à la mission, on doit au moins participer à la vie de celle-ci....